

5^e dimanche ordinaire – 8 février 2009 - année B

Il n'y a sans doute pas de livre plus profond sur la détresse humaine que le livre de Job dans la Bible. Cri de souffrance de Job. Le court passage que nous avons écouté en première lecture nous parle des insomnies qui durent, de l'angoisse qui vient quand la nuit approche et du jour qui passe trop vite. Job a sombré dans la dépression la plus noire.

Job, l'homme à la vie exemplaire, l'homme de foi et de bonté, père d'une famille nombreuse et homme d'affaire avisé, fidèle à Dieu et à ses frères, a vu soudain son existence si heureuse et bénie de Dieu basculer dans l'enfer. Le sort s'est acharné sur lui. Il l'a dépouillé de tout jusqu'à l'extrême.

Bien des pages de la Bible pourtant, des psaumes surtout, proclament que tout réussi à celui qui aime Dieu, que sa vie devient une bénédiction. Or Job, celui qui aimait Dieu, est devenu la voix de tous les hommes broyés par une souffrance injuste. La question douloureuse qu'il porte est de tous les temps : comment peut-on aimer Dieu et voir pourtant sa vie plonger ainsi dans la détresse absolue ?

Depuis toujours les hommes ont du mal à accepter qu'il y ait des souffrances qui soient sans raison, sans aucune justification. « Il n'y a pas de fumée sans feu » dit-on. Les amis de Job qui défilent à son chevet ne cessent pas de vouloir donner une explication à ce qui n'en a pas. Si Job est réduit à cet état c'est sûrement qu'il doit payer une faute, il est en dette avec Dieu, il a péché quelque part, dit l'un. S'il ne s'en souvient pas, dit l'autre, c'est que cela remonte très loin en lui ou dans l'histoire de ses ancêtres. Et si Job refuse d'admettre cela, s'il plaide sa cause en redisant que sa vie est celle d'un juste, ses amis l'accusent d'être un orgueilleux et c'est pourquoi il mérite vraiment la punition de Dieu. Job doit souffrir et traverser l'épreuve pour devenir plus juste et plus humble.

Nous sommes, nous aussi, souvent tentés de chercher des raisons à la souffrance des hommes quand elle leur tombe dessus. Tentés peut-être aussi de nous culpabiliser ou de culpabiliser les autres et de projeter sur Dieu même notre manière de voir. Notre premier réflexe n'est-il pas quelques fois de penser la souffrance comme un châtement : « qu'est ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour mériter cela ? »

Au temps de Jésus aussi, la maladie est regardée le plus souvent comme une malédiction. La maladie est perçue comme la marque de la punition que Dieu inflige à l'homme à cause son péché ou de celui de ses parents (Jn 19). L'homme malade est sûrement un pécheur quelque part. Il est en état d'impureté. C'est pourquoi les malades au temps de Jésus, en plus de leur souffrance physique, portent sur eux une lourde souffrance spirituelle. Ils vivent comme des condamnés de Dieu.

Nous comprenons alors pourquoi dans le récit des évangiles les personnes malades tiennent tant de place. Quand le Christ Jésus va à la rencontre des hommes, c'est d'abord vers ceux qui s'éprouvent le plus loin de Dieu qu'il s'approche. Jésus se tourne vers les malades.

Et l'on voit Jésus dans l'évangile de ce jour. « Jésus s'approcha d'elle, (la belle mère de Simon Pierre), il la prit par la main, et il la fit lever. » Nous sommes touchés par les gestes de Jésus. Tant de douceur et de délicatesse, tant de force et de vitalité en même temps.

« Il la fit lever ». Ce sont là des mots de la résurrection : « il s'est levé d'entre les morts ! » C'est avec les mots de la résurrection que Marc décrit cette scène. Et c'est vrai que la sortie d'une longue maladie peut ressembler à une résurrection. Le commencement d'une vie nouvelle. Les premiers jours n'ont-ils pas une saveur unique ? Ils ont la fraîcheur des renouveaux. Une printemps dans la vie.

C'est une résurrection physique mais c'est aussi et surtout une guérison spirituelle qu'apporte Jésus. En s'approchant des malades Jésus leur témoigne qu'ils ne sont pas dans la condamnation de Dieu. Ils ne sont pas en situation d'exclusion, mis à l'écart de la bonté de Dieu. En les touchant, en les prenant par la main et en les relevant, comme si souvent dans l'évangile, le Christ leur dit que leur souffrance n'a rien à voir avec le péché. Il leur témoigne que la miséricorde de Dieu leur est donnée. C'est là une vraie guérison intérieure qui commence. Le retour de la confiance en Dieu qui les avait peut-être quittés. La paix avec soi-même.

Et nous voici, nous qui écoutons l'Évangile de Jésus, appelés à témoigner nous aussi de la même sollicitude et de la même douceur auprès de nos frères et sœurs en souffrance. Le Christ nous appelle à devenir des signes de la tendresse de Dieu. Nous le serons non pas en donnant des leçons, en cherchant des explications, pire en culpabilisant, comme le faisaient les amis de Job, mais en nous rendant tout proches, en prenant la main et en relevant ceux et celles qui nous sont confiés.

Je voudrais ici remercier tout ceux et celles qui en institution ou à domicile se font tout proches de nos frères malades et qui, au nom de l'Église, sont pour eux des signes de la paix de Dieu.

Avec eux nous portons toute personne malade dans la prière au Christ qui a pris sur lui toutes les souffrances humaines. Car Jésus ne s'est pas contenté de se laisser approcher et de délivrer les malades. Crucifié, il a porté sur lui le poids d'une souffrance qui n'avait aucune justification. Il ne méritait aucunement ce qui est arrivé. Le Christ a vécu dans son corps le mystère du mal qui semble si injuste et si fort.

Mais le mal n'est pas parvenu à détruire l'amour en Jésus. Il n'a pas pu l'atteindre. Il a porté tous ses coups mais n'a pas réussi à l'étouffer. Parce que l'amour venait de Dieu en Jésus, il s'est montré le plus fort. C'est pourquoi il a remporté la victoire. Christ est ressuscité, le premier relevé définitivement d'entre les morts.

Telle est notre foi. Qu'elle nous donne de vaincre nos peurs et de témoigner ensemble de la compassion du Christ pour tous nos frères malades ou blessés par la vie, dans l'espérance de la victoire définitive de l'amour sur le mal. Amen.